

sant avec vous de la victoire remportée. Les liens qui unissent la France et les Etats-Unis sont singulièrement étroits. Je ne sais pas avec quelle autre camaraderie nous aurions pu combattre avec plus de joie et d'enthousiasme. Ce me sera journellement un plaisir que d'entrer en consultation avec les hommes d'Etat de la France et de ses Alliés pour l'étude des mesures par lesquelles nous pourrions assurer la permanence de ces heureuses relations d'amitié et de coopération, et garantir à l'humanité en général cette sécurité et cette liberté de vie qui ne peuvent être obtenues que par l'association et la collaboration constante de vrais amis.

Je vous salue, Monsieur le Président, non seulement avec un profond respect personnel, mais également comme le représentant du grand peuple français, et j'ai l'honneur de vous apporter les salutations d'un autre grand peuple auquel les destinées de la France sont d'un intérêt sincère et éternel.

Je lève mon verre à la santé du Président de la République et de Mme Poincaré, et à la prospérité de la France.

Foch à Strasbourg

M. Eugène Tardieu raconte ainsi dans l'Echo de Paris deux moments particulièrement solennels de la visite de Foch à Strasbourg.

A LA STATUÉ DE KLÉBER

Le temps qui, ces jours derniers, était très froid, avait changé. Tout était baigné dans une sorte de poussière d'eau impalpable, mais dont les nappes transparentes enveloppaient les maisons et mettaient les êtres et les choses dans une atmosphère de rêve. La foule, très dense, était maintenue au pied des façades et dans les rues adjacentes par un cordon de troupes. Derrière Kléber, de grands mâts supportaient des oriflammes et des drapeaux aux couleurs françaises; des guirlandes de feuillage les unissaient, formant comme un arc de triomphe. Le vaste carré était vide, toutes les fenêtres étaient ouvertes, tous les balcons étaient garnis d'une foule de spectateurs, quand une lointaine clameur de vivats annonça l'arrivée du grand vainqueur; un frémissement agita la foule des trottoirs, des fenêtres et des toitures. Précédé d'un peloton de cavaliers magnifiques, Foch arriva en capote bleue sur un cheval noir, sans aucune décoration. Derrière lui s'avançaient les généraux de Castelnau, Hirschauer, Vandenberg. Un formidable cri les accueillit. A toutes les fenêtres, comme au-dessus de la foule, les mouchoirs s'agitèrent, si nom-

breux qu'on eût dit une neige volant sur toutes les têtes.

Foch s'avança jusqu'en face de Kléber et d'un grand geste salua de son épée. Alors nos musiques et nos régiments remplirent en cadence le vaste carré de leurs chants de gloire et de leurs profonds alignements. Dans le cadre de pierres roses, dans l'atmosphère ouatée de brume, les uniformes bleu horizon avaient une singulière douceur. Les six drapeaux des six régiments présents, drapeaux fanés et troués dans les rudes et très récents combats, se placèrent devant la statue de Kléber à laquelle le maréchal faisait face. Quelqu'un apporta alors à Foch un sabre qu'on tira d'une enveloppe de soie verte. C'était le propre sabre de Kléber que la ville de Strasbourg lui avait jadis offert, arme magnifique à la poignée d'or ciselée, à la lame damasquinée, au fourreau courbé enrichi de gemmes précieuses. Ce sabre historique était resté par héritages successifs dans une famille alsacienne qui l'offrait au vainqueur des Allemands. Foch, m'a-t-on dit, en fera hommage à son tour au musée de Strasbourg. Il passa le baudrier de velours rouge sur son épaule droite, assujettit l'arme à sa main gauche et commanda: "Garde à vous!" Les tambours et les clairons retentirent, puis ce fut un ordre bref et la sonnerie: "Au drapeau!" Le maréchal Foch tira du fourreau le sabre de Kléber et salua les drapeaux victorieux. La foule, qui avait tout compris, vibra tout entière. Six musiques jouèrent ensemble la *Marseillaise*, et ce fut vraiment l'apothéose, l'élan passionné des cœurs, l'élévation des âmes, la communion française dans un formidable hurra qui dura cinq minutes.

A LA CATHEDRALE

J'ai accompagné le maréchal et sa suite nombreuse jusque dans le chœur de la cathédrale, où il avait voulu aller prier et remercier Dieu. La foule connaissait les sentiments religieux de celui qui acheva la défaite du Boche et ramena l'Alsace à sa vraie patrie. Elle remplissait les vastes nefs et la chapelle, Le chapitre tout entier reçut le maréchal au portail et le conduisit à un magnifique prie-dieu placé au pied des marches de l'autel illuminé et entouré de drapeaux français. Les prières furent dites par trois officiants revêtus de chapes d'or d'une richesse merveilleuse. Un choral chanta les plus beaux chants de la liturgie catholique. Foch, très ému, s'abîma un instant dans la prière.

Quand nous redescendîmes lentement, derrière le maréchal, la grande nef jusqu'au portail, la foule, qui est ici très pieuse, entonna un cantique à la gloire de la France avec un accent si passionné, une ferveur profonde, que la cathédrale tout entière semblait crier vers le ciel sa foi chrétienne et française. Emouvante minute de pureté et de grandeur!